

LES POUSSIÈRES DE L'EMPIRE

un texte de **Julien Zerbone**

pour la revue 303 N°140 « *Ruines et vestiges* »,

dans le cadre de la carte blanche donnée à Amélie Labourdette.

Les quatre photographies présentées ici sont tirées d'une série de vingt photographies, *Empire of dust*, réalisées en 2014 dans les régions de Sicile, de Calabre, de Basilicate et des Pouilles. A l'origine de la série, on retrouve le choc de la crise financière de 2008, et la recherche d'images, de lieux à même d'exprimer l'effondrement d'un système, d'un capitalisme dont on a pu voir les conséquences à la Nouvelle Orléans, à Détroit ou Athènes... Amélie Labourdette porte son choix et son objectif sur l'Italie méridionale, connue tant pour sa nature exubérante que pour sa corruption et sa pauvreté.

Dans des paysages rocailleux, envahis par les broussailles se détachent des amorces, des restes d'architectures : là les formes géométriques d'une résidence, ici les restes d'un pont non raccordé, plus loin un long ouvrage en ciment, à flanc de colline, dont la finalité nous échappe, ruines d'un futur non avvenu, projets parfois pharaoniques, privés ou publics, lancés pour être abandonnés finalement, que ce soit pour obtenir des financements européens, du fait d'une mauvaise gestion ou du non respect de la loi. L'empire de la poussière, ou plutôt les poussière de l'empire... Ces images expriment moins la dénonciation que le constat teinté de mélancolie d'un ordre dépassé, détruit, le spectacle d'un retour à l'état de nature, de la dissolution progressive dans le chaos ambiant de formes géométriques et manifestation construites. Dans *Empire of dust*, à la manière des paysages anglais de Constable, c'est d'abord le temps que l'on voit à l'oeuvre.

C'est d'abord l'entropie dont on reconnaît les traces, la course du temps de son point de vue le plus physique, désintéressé, dont seule la vie, par ses incessantes transformations, est parvenue à triompher ; c'est aussi le temps atmosphérique, cette lumière qui baigne les paysages, l'ombre de ces nuages que l'on devine parfois, ce temps qu'il fait dont les impressionnistes ont fait la matière même de leurs œuvres ; temporalité qui s'exprime paradoxalement par une suspension ou un ralentissement extrême, à tel point que les photographies d'Amélie Labourdette semblent intemporelles, elles donnent à voir des strates, des états transitoires dont nous sommes invités à deviner les états précédents, à en imaginer le destin ultérieur. C'est que ces ruines, comme l'explique l'artiste, sont des « trous dans le réel », des portails, des manières d'accéder au temps lui-même : face à celles-ci, nous devenons les archéologues de notre temps, nous portons, à la manière de l'astronaute de *La planète*

des singes, un regard rétrospectif sur notre présent, sur notre avenir aussi. A ce sujet, Walter Benjamin explique :

« Une image est ce en quoi l'Autrefois rencontre le Maintenant dans un éclair pour former une constellation. En d'autres termes : l'image est la dialectique à l'arrêt. Car, tandis que la relation du présent au passé est purement temporelle, la relation de l'Autrefois avec le Maintenant est dialectique : elle n'est pas de nature temporelle, mais de nature figurative. Seules des images dialectiques sont des images authentiquement historiques, c'est-à-dire non archaïques. ¹»

Les images "authentiques" sont celles au sein desquelles le neuf et l'ancien et s'entremêlent : le passé n'est pas un point fixe, immobile, qu'on puisse espérer approcher, mais une image unique qui s'évanouirait si on ne la réveillait pas par le travail du ressouvenir. En brûlant, en creusant un trou dans le réel, l'image allume une mèche, et du trou jaillit une étincelle où nous reconnaissons le passé comme quelque chose d'inachevé, toujours ouvert. Les images d'Amélie Labourdette sont historiques non parce qu'elles appartiennent ou témoignent d'une époque déterminée, mais parce qu'elles parviennent à la lisibilité à une époque, en se détachant du continuum de l'histoire, en le faisant éclater, et ce faisant déclenchent un tourbillon qui modifie notre origine et notre devenir.

Regarder ces images, c'est se souvenir que la culture romaine localisa l'Arcadie en Sicile, terre paradisiaque d'une humanité innocente et heureuse. Dans son tableau fameux, *Les Bergers en Arcadie*, Poussin dépeint trois jeunes et beaux bergers qui s'arrêtent, intrigués par l'inscription gravée sur un tombeau : « Et in Arcadia ego ». Les spécialistes se sont déchirés sur la signification de cette phrase, s'agissait-il de la voix d'un défunt, qui git dès lors dans l'au-delà, ou celle de la mort elle-même, qui rappelle aux jeunes bergers qu'elle règne même sur ce paysage idyllique, renvoi implicite à la vanité de toute vie humaine. Intéressée au « sublime technologique » d'un Michael Heizer et aux lieux de stockage nucléaire, Amélie Labourdette nous renvoie dans ses photographies à l'*Hybris* moderne, à notre prétention à prévoir l'avenir et à durer éternellement. C'est une leçon sans amertume cependant, tant finalement, on le voit, la nature reprend ses droits, tant s'ouvre en elle un monde de possibles.

1 Walter Benjamin, *Paris, capitale du 19e siècle*, Editions du Cerf, Paris, 2006, p. 476